

Chères lectrices, chers lecteurs,

15 décembre 1982, en route vers Valparaiso ! La nuit est noire ; le compas éclaire faiblement le visage du timonier, le chef de quart, jumelle en bandoulière, peste contre la météo qui brouille l'image radar d'échos de mer intempestifs. Il craint d'apercevoir à la dernière minute un navire non détecté. La corne de brume emplît de son bruit sourd ce désert maritime.

*Le Gypaète des mers*, armé à Bordeaux, cargo de quinze mille tonnes, naviguait en pleine solitude à une bonne centaine de milles des côtes d'Argentine, en direction de Punta Arénas. Inquiet le lieutenant, houspilla gentiment l'homme de barre qui avait tendance à laisser le sillage dessiner une queue de chat, effacée rapidement par cette onde fort agitée.

- Cap ! demanda l'officier de quart ?

- En route, 220 ! répondit le matelot.

En fait, ce dernier essaie de conserver la ligne de foi\* dans cette direction, ce qui n'est pas simple. Ce jeune gabier ne peut pas s'empêcher d'annoncer bruyamment lorsque l'aiguille chevauche le sud 40 ouest : en route 220 ! Un bon moyen d'enrayer la torpeur envahissante des nuits sans lune. Les feux de navigation, vert, blanc, rouge, laissent un halo circulaire de couleur en haut des mâts, de chaque côté de la passerelle et à la proue.

Une lame folle et furieuse venant du travers avant provoqua un nouveau changement brusque de cap. Notre gabier reste dans l'impossibilité de retenir la roue, elle se mit à tourner. Le bateau commença à virer, les degrés défilèrent sur le répétiteur du gyrocompas, le roulis s'accrut, bientôt nous serons de travers à la lame. Pas moins de quinze minutes après, un grand gaillard de timonier réussit à nous remettre au sud 40 ouest\*.

- Regardez lieutenant, cette ombre massive, là, sur tribord ! Un navire ? Ça ne peut qu'être qu'un navire s'exclama l'homme de veille. Est-ce un pan de nuit qui se déplace ? Si c'est une vague, elle va s'effondrer sur le pont.

- La barre à gauche toute ! cria le l'officier.

Avec ce brusque virement, la masse angoissante s'effaça sur l'arrière. Vingt minutes après, l'ordre de revenir au cap fut donné. Brusquement un nouveau cri d'angoisse retentit :

- Là, droit devant ! Une parcelle indéfinissable, compacte se dirigeait droit sur nous.

- Barre à droite vingt ! À droite toute !

De nouveau, le spectre naval disparut !

- Revenez en route !



## Le « Gypaète des mers » ou le bateau fantôme !



Que se passait-il ? Rapidement le capot de la lampe Aldis\*, situé à la passerelle supérieure fut enlevé. Un puissant jet de lumière creva les ténèbres et balaya l'avant de la proue. Rien, il n'y avait rien de visible sur l'avant. Un rapide balayage sur tribord et bâbord fut aussi négatif. Que se passait-il donc ?

Le commandant avait été prévenu de ces divers incidents, il avait fait stopper la machine.

- En avant demi, barre à gauche dix, vingt, revenez au cap ! commanda-t-il.

Soudain, le marin de l'aileron\* bâbord, hurla :

- Là ! là ! là ! à deux quarts, un feu blanc !

Tout à coup, un inexplicable contre-bordier\* apparut à environ un quart de mille par le travers bâbord. Le pinceau de lumière du projecteur balaya sa coque et illumina son arrière où l'on pouvait lire distinctement **GYPAÈTE DES MERS – Bordeaux**, puis il disparut dans la noirceur

d'encre océane. Quelques individus décharnés, squelettiques, apparurent sur le pont et aux hublots. Le bateau de la mort, pensèrent nos hommes de quart ...

La stupeur se devinait sur les visages des marins présents dans la timonerie, dans la chambre des cartes, le lieutenant inscrivit d'une main tremblante sur le journal de bord : « 02h30, cap vrai 220 – baromètre 770 – vent de SSO, 6 de Beaufort – visibilité indéfinissable – ciel obscur – Avons rencontré par deux fois des navires tous feux éteints et un dernier avec une sorte de



fanal – Avons pu lire sur sa proue de l'un deux à l'aide du projecteur Aldis : **Gypaète des mers – Bordeaux** – Après maintes manœuvres et sans réponse à nos signaux de reconnaissance, avons repris notre itinéraire, sirène de brume en fonction, machine en avant demi.

De retour dans la chambre de veille, le commandant, les officiers, maîtres, et matelots continuaient à apercevoir des ombres inquiétantes défilant non loin de notre navire.

Les hommes n'en revenaient pas d'avoir lu distinctement les deux mots identifiant leur propre navire sur une épave et de surcroît lire « Bordeaux » comme port d'attache de ce semblant trois-mâts barque, ils avaient bien vu la mature si reconnaissable des anciens long-courriers français construits à Nantes et Bordeaux, c'était un cauchemar !

Pour tous il restait évident qu'ils avaient croisé un vaisseau fantôme, portant le nom qui est inscrit sur leur coque. Cet étrange voilier, malgré ce temps de chien, portait toute sa voilure, des voiles en mauvais état, trouées par endroits, déchirées et usées comme des fripes.

Dans le salon du commandant une photographie d'un voilier cap-hornier à son lancement décorait une cloison. Aujourd'hui personne ne sait ce qu'il est advenu à ce beau navire. Une légende était connue de quelques marins taiseux, elle disait qu'un trois-mâts barque du même nom avait disparu corps et biens en Atlantique sud à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.

Se pourrait-il que ce vaisseau soit maudit et errerait sur les océans depuis un siècle ? Ces gens aperçus sur son pont, ne seraient-ils que des cadavres, des squelettes, des fantômes de marins et de naufragés disparus dans des circonstances tragiques ? Avions-nous croisé une épave dérivante ? Impossible dit quelqu'un, « nous avons vu des humains. Les marins savent tous que sur les débris des mers il ne peut pas exister de vie, seulement des traces matérielles comme sur la légendaire *Mary Céleste* (voir causerie d'août 2016)

Les vieux matelots craignaient que cette apparition ne constituât un avertissement. « Ça porte malheur ! » disaient-ils. D'autres parlaient d'hallucination, de légendes, les vaisseaux fantômes n'existent pas ! affirmaient-ils. Le jour se leva, la peur et le doute se dissipèrent avec les premiers rayons de soleil. Ouf ! Nous étions sortis de cette obscurité d'enfer, pour employer un vieux cliché. L'histoire ne s'arrêta pas là, plusieurs bâtiments de toutes sortes, cette nuit-là, avaient aperçu cet étrange voilier. Les journaux de bord relatèrent la même vision au mot près.

Le soleil couchant peignait les nuages de rouge, rose et gris. Le crépuscule approchait et l'équipage du voilier cap-hornier *Gypaète des mers* se levait. Ici, on ne revivait que la nuit. Ce ramassis de trépassés aux yeux creux ne pouvait supporter le terrible soleil du Tropic du Capricorne. Ce trois-mâts d'un genre suranné se dandinait lourdement sur cette eau sombre et calme. Le vent d'hier était tombé. Des lambeaux de toiles pendaient aux vergues, ça sentait la désolation, l'entrepont avait été équipé comme une galère pour punir toutes ces âmes pécheresses et aider au déplacement par calme plat. Aujourd'hui c'est le cas, il faut armer « en galère » ! De lourds avirons furent déplacés dans l'entrepont, là des trous transperçaient la

coque à un bon mètre au-dessus de la ligne de flottaison. Une double rangée de bancs transformait cet endroit en une sorte de temple de la souffrance pour la chiourme. Cette dernière s'installa. Tous ces galériens restaient nus, cadavériques, squelettiques. Tout d'un coup, la cloche de la timonerie résonna, la masse confuse des forçats chercha l'empreinte des pieds que d'autres galériens avaient laissée lors de leur passage. Les rames se levèrent et s'abaissèrent avant de s'allonger en un mouvement presque gracieux pour fendre la houle mourante d'une tempête lointaine. Le maître après le diable, Dieu était banni ici, n'avait aucune destination en tête. Il fallait avancer vers son destin sans savoir où cette embarcation de malheur allait les mener. Ils étaient bagnards un jour, gabiers courant sur les vergues un autre jour, *le Gypaète des mers* représentait leur dernier espoir. Tous savaient qu'ils n'étaient que des cadavres recueillis lors de nombreux naufrages par cette sorte de barque de Charon, qui n'en finissait pas d'essayer de rejoindre l'au-delà et sa promesse paradisiaque.

Chacun se savait condamné pour toujours, personne n'osait le dire, l'espoir régnait ... Après plusieurs jours, l'équipage sortit de sa torpeur climatique. De nouveau, le trois-mâts barque se mit à galoper sur les flots. Toute la mâture hurlait sa rage et son plaisir d'être ébranlée par un tel vent. Des fragments de voile s'agitaient, les haubans « sifflaient ». Tout le personnel non de quart s'était massé le long des cales, le regard vide porté vers l'étrave.

Quelqu'un s'aventura à demander à son voisin :

- Vois-tu la terre ?
- Non ! répondit-il.

La question fit le tour de ces pauvres bougres, pourtant ils étaient persuadés de n'être pas loin de LA terre, ils la voyaient... Cette dernière semblait inaccessible pour un tel rafiote. Il y avait un livre à bord qui racontait que ces esprits dérivants reviendraient à la vie dès qu'il aborderait l'île du grand bonheur, du contentement intérieur, de la joie et de la béatitude, je veux parler de *l'Archipel de la Félicité*. Les seules terres qu'ils avaient foulées lors des mouillages impromptus, ressemblaient aux *îles de la Désolation* à l'entrée ouest du détroit de Magellan.

- Terre ! hurla une autre carcasse humaine.
- Je ne vois rien ! répliqua un autre bougre, qui rajouta : seulement un paquet de nuages qui viennent de se soulever pour offrir plus de lumière !
- Si ! Regardez, une baleinière, juste sur l'avant-tribord ! cria un matelot.

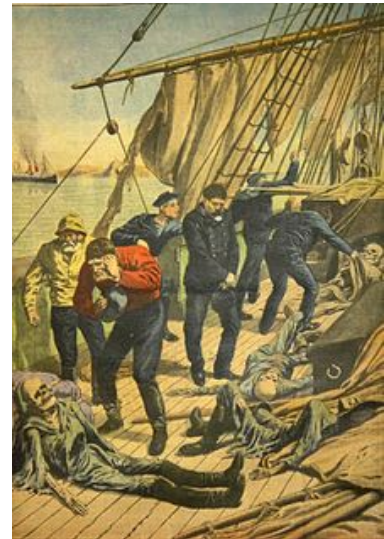
Le navire fut mis en panne. Le seul canot, sorte d'épave moisie, fut débordé et mis à l'eau pour rejoindre l'embarcation dérivante. Par force 2/3\*, le vent était plutôt porteur et les huit rameurs ne forcèrent pas trop sur le bois mort (les avirons). Au bout d'un temps incalculable pour des êtres *vivants* hors du temps, la baleinière fut remorquée le long du flanc du voilier. Ils se penchèrent au-dessus du bastingage pour mieux voir : une sorte de corps humain lové entre les bancs de l'esquif semblait dormir !

Un rameur découvrit avec une certaine délicatesse la gorge du naufragé, des seins apparurent, « une femme ! » hurla-t-il.

- Est-elle morte ? s'enquirent quelques-uns à la façon des vivants qu'ils n'étaient plus.

Cet événement dépassa tout ce qu'ils avaient vécu depuis qu'ils étaient à bord. Se bousculant, tout le monde voulait voir, chacun gesticulait avec des gestes évocateurs d'un désir si lointain que leur pauvre mémoire n'en avait gardé que de faibles traces.

Cette présence féminine rendit fou une partie de cet équipage de trépassés. Tous voulaient voir, toucher, sentir, et pourquoi pas ... aimer. Même des ombres comme eux voulaient



éprouver des émotions. Devant ce début de mutinerie, le capitaine, plus souvent invisible que présent, sur la dunette rappela qu'à la découverte de la prochaine escale espérée, ce n'est pas la mort, ce n'est pas l'esclavage actuel de leur triste sort qu'ils trouveraient, mais des compagnes par milliers.

- On se fout de ta liberté, de tes promesses, tu nous apportes toujours que du vent. Regarde capitaine, ce que nos collègues nous ont procuré : une vraie femme !

- Vous divaguez ! Vous allez vous battre pour une seule femme ? répondit le Capitaine.

- C'est elle que nous voulons. Au diable toutes les autres ! beugla un autre marin au visage livide.

Soudain, une voix calqua du plus haut de la mâture :

- Terre ! par tribord un quart.

Ce mot tétanisa les matelots, ils se précipitèrent vers le gaillard d'avant et firent entendre une immense clameur : TERRE !

La foule de malheureux pouvait apercevoir à la fois cette côte et la femme « endormie », la folie se communiquait, l'exaltation se devinait sur ces visages cadavériques.

À l'horizon, un agglomérat de nuages s'enflammait avec le soleil montant. Il était temps pour les hommes de fuir la lumière. Ce qu'ils croyaient avoir vu de cette soi-disant terre d'accueil se composait de ruines : maisons, ports, routes, églises, tout basculait dans l'océan ... le mirage s'évanouissait, le malheur revenait.



Le capitaine d'un geste autoritaire réclama le silence :

- La côte que vous venez de voir était infâme et ne vous méritait pas. Reprenons notre voyage. D'autres terres se lèveront bientôt de l'horizon. Il vous suffira de choisir celle qui vous semblera la meilleure pour atteindre notre but, celui de retrouver notre vraie vie et sortir de ce purgatoire, véritable enfer marin.

- Vive le Capitaine ! cria la foule de loqueteux.

- À hisser et border partout ! gueula le bosco.

*Le Gypaète des mers* vira et reprit majestueusement sa route de la désespérance. Dans le poste avant, quelques vieilles épaves humaines superstitieuses pensaient qu'avec une femme à bord, de nouveaux malheurs allaient s'abattre sur eux.

Depuis le 15 décembre 1982, personne ne reçut de messages du cargo. Quelques mois plus tard, sur son registre d'immatriculation et de francisation, l'administrateur des Affaires maritimes nota sous le nom de *Gypaète des mers* : perdu corps et bien ...

Peut-être un jour, navigateur audacieux, vous croiserez un voilier ou un cargo du même nom en train d'errer sur les océans tel le légendaire *Hollandais volant*. Soyez-en sûr les vaisseaux fantômes conduits par un équipage de squelettes existent. Même Hollywood en a fait des films !...

René Moniot Beaumont

Littérateur de la mer

Février 2018

**Ligne de foi** : c'est une ligne matérialisée sur la couronne du compas pour indiquer l'axe longitudinal du navire.

**S 40 O** : peut se lire sur un compas 220 degrés. Force 2/3, voir l'échelle de Beaufort.

**Lampe Aldis** : c'est une lampe utilisée pour transmettre des messages en morse.

**Aileron de passerelle** : tribord ou bâbord, situé de chaque côté de la chambre de veille.

**Contre-bordier** : navire qui croise ou coupe la route de son propre navire.

